

avait endurées ; mais elle concluait en disant, qu'elle n'aurait pu mourir en paix avant de lui avoir envoyé son pardon et sa bénédiction.—Peu à peu ses forces s'affaiblirent tellement que bientôt il lui fut impossible de quitter la chaumière. Elle ne pouvait que se traîner jusqu'à la fenêtre, où affaissée sur une chaise, son plaisir unique consistait à rester assise tout le jour et à contempler le paysage. Elle n'exhalait aucune plainte et ne faisait part à personne de la maladie qui rongeaît son cœur. Elle ne prononça même jamais le nom de son amant, mais elle reposait sa tête sur le sein de sa mère et pleurait en silence. Ses parents, que le dépérissement de la fleur de leurs espérances tenait suspendus dans une muette anxiété, se flattaient encore qu'elle reprendrait sa fraîcheur, et que le brillant et céleste éclat qui parfois colorait ses joues était la promesse de son retour à la santé.

Un dimanche, dans l'après-midi, elle était ainsi assise au milieu d'eux ; ses mains étaient serrées dans les leurs, la croisée était ouverte et le doux zéphyr qui pénétrait apportait sur ses aîles, les parfums des grappes du chèvre-feuille qu'elle avait tressé autour de la fenêtre.

Son père venait de lui lire un chapitre de la Bible, chapitre qui parlait de la vanité des choses mondaines et des joies du ciel. Il semblait avoir répandu dans son sein, la consolation et la sérénité. Son œil était fixé dans le lointain sur l'église du village ; la cloche avait sonné le service du soir : le dernier villageois s'avavançait lentement sous le portail ; et tout était plongé dans cette tranquillité sainte, particulière à un jour de repos. Ses parents la contemplaient le cœur plein d'émotions ; la maladie et le chagrin qui laissent sur quelques visages de si terribles traces de leur passage, avaient donné au sien une expression séréphique. Une larme tremblait dans son œil d'un bleu d'azur.—Pensait-elle à son infidèle amant,—ou ses pensées erraient-elles vers ce cimetière éloigné dans le sein duquel elle serait bientôt ensevelie ?

Soudain le son d'un sabot de cheval se fit entendre !—Un cavalier arriva au galop jusqu'à la chaumière.—Il mit pied à terre devant la fenêtre.—La pauvre jeune fille poussa une faible exclamation, et tomba à la renverse sur sa chaise. C'était son amant plein de repentir : il se précipita dans la maison ; mais les traits étioles de celle qu'il aimait,—son visage que la mort semblait avoir marqué de son sceau,—si pâle et encore si charmant dans sa désolation,—le frappèrent jusqu'à l'âme ; et, désespéré, il se jeta à ses pieds. Elle était trop faible pour se lever—elle fit un effort pour étendre sa tremblante main—ses lèvres s'agitèrent, comme si elle parlait, mais elle n'articula aucun mot.—Elle abaissa son regard sur lui avec un sourire de tendresse indicible, et ferma les yeux pour toujours.

Telles sont les particularités que je recueillis de cette histoire du village. Elles sont médiocres, et n'ont point, je l'avoue, le cachet de la nouveauté pour se recommander. Dans la rage que l'on a aujourd'hui pour les incidents étranges et les récits hauts en assainement, elles pourront paraître triviales et insignifiantes. Mais dans ce moment elles m'intéressèrent fortement, et s'unissant avec la touchante cérémonie dont j'avais été témoin, laissèrent sur mon esprit une plus profonde impression que maintes circonstances d'une nature plus frappante. J'ai depuis passé dans ce lieu, et j'ai visité l'église dans un meilleur but que celui d'une pure curiosité. C'était par une soirée d'hiver, les arbres étaient dépouillés de leur feuillage—le cimetière paraissait nu et lugubre, et le vent gémissait froidement à travers les herbes desséchées. Des cyprès avaient été plantés autour de la tombe de la favorite du village, et un berceau d'osier avait été dressé au-dessus pour conserver intact le gazon. La porte de l'église était ouverte, j'y entrai. La guirlande de fleurs et les gants étaient pendus comme au